

Antonin Potoski

Les Cahiers dogons



Extrait de la publication

Les Cahiers dogons

DU MÊME AUTEUR

La Plus Belle Route du monde, avec Bernard Faucon,
P.O.L, 2000

Antonin Potoski

Les Cahiers dogons

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001

ISBN : 2-86744-835-2

www.pol-editeur.fr

*Pour Josef
et Joseph*

1989. J'ai quatorze ans. Je viens de me coucher dans ma chambre, sur mon lit à étage. Sous mon lit, il n'y a rien que le vide obscur de la chambre. J'ai éteint la lumière, la porte et la fenêtre sont fermées. Dehors, c'est l'hiver. La rue derrière la fenêtre est mouillée, on l'entend au son que font les pneus des voitures qui passent. De l'autre côté du couloir mes parents regardent la télé. Son image réussit à passer sous la porte de ma chambre par un jeu de reflets sur le parquet du salon puis sur le lino du couloir, elle attrape les peluches de la moquette au pied de mon lit.

Je suis un écolier lorrain, un écolier des devoirs et du froid. L'été, en Corrèze et en Haute-Provence, je brûle ma folle envie

d'amour et de désert. Ce sont les journées les plus orageuses qui me plaisent, celles qui se terminent par des éclairs de chaleur dans le ciel, ce sont les heures les plus chaudes pendant lesquelles les adultes font la sieste, le radiocassette avec les cousins, enfermés dans la voiture des parents, les chansons de Cure, les chemins sablonneux et les collines sèches. Toute l'année en Lorraine, je la vis en imaginant une fin : je vais partir, réaliser mon film, sortir mon livre, être enfin enlevé, sur le chemin de l'école, emmené dans une voiture, jusqu'au désert.

Chacune des périodes de mon enfance est marquée par la maison que j'imaginai habiter dans l'avenir. Chez nous pour un anniversaire, une fête, ou quand une idée lui venait, mon père transformait une pièce de la maison, inventait une mise en scène, un spectacle pour ma mère, mon frère et moi seuls. Nous transformions notre chambre chaque semaine pour nos jeux avec des tissus, des dorures, des pierres, des plaques d'imprimerie, des lumières. Cela nous prenait parfois plusieurs jours d'installation

pour faire jouer, un dimanche seulement, nos personnages miniatures dans le décor.

Quand nous étions petits, ma mère avait un carnet pour chacun où elle notait ce que nous faisons, nos jeux, nos colères et nos blagues. À cinq ans je lui ai dit un soir : *Quand je serai grand je démolirai tous les villages, toutes les villes, toutes les campagnes, toutes les forêts, et je ferai tout en brillant, les herbes, la terre, les maisons, les routes, ma peau, et puis moi, je serai le chef des brillants.* Dans mon sommeil je retrouvais mes camarades de classe, je les emmenais en voyage, j'invitais toute ma classe dans les carrières d'ocre désaffectées de Roussillon. Je voulais aller à l'école la nuit, je ne comprenais pas pourquoi on ne s'amusait pas à le faire. Je rêvais de maisons troglodytes avec des passerelles traversant des salles souterraines, profondes, je rêvais d'une salle pour projeter des films, et des pantalons de toile écossaise de mes filles qui seraient habillées en garçons, j'y mettais toute ma frustration de ne pas être un petit bourgeois plus naïf que moi, plus bêtement enfant.

Adolescent, il y a eu les plages de sable transformées en plages de verre que la mer

venait battre, avec des maisons creusées sous le verre, de grandes salles pour les assemblées gouvernementales, sur une côte que je situais à l'ouest de l'Afrique, avec le désert dans le dos. Il y a eu la maison des Pyrénées, un hangar demi-cylindrique recouvert de plastique noir comme ceux des paysans, aménagé comme un immense loft avec des tas de matelas gris posés par terre et de grands rectangles de couleurs sur les murs. Il y a eu la maison de Slovaquie, le fantasme de l'est, de cette Lorraine sans fin, d'une petite maison rouge avec seulement une pièce à l'étage. Et puis il y a eu comme un appel, une évidence : pendant mes études j'ai fait une journée de vélo en Camargue à l'automne, au moment où la paille de riz brûlait dans les champs, sur des petites routes traversées par la fumée blanche. Ce jour-là j'ai imaginé ma dernière maison, la maison d'Afrique.

Elle était au cœur du continent, construite au milieu d'un vaste marigot boueux et peu profond. On y accédait en pirogue. La base était une grande dalle carrée avec des marches autour qui descendaient dans l'eau. Le soleil était voilé, blanc, comme

j'imaginai le soleil d'Afrique sans jamais y être allé. On était protégé du ciel par une brume d'humidité ou de poussière. Sur la dalle qui permettait de faire le tour de la maison, entourée par le marigot et le vide de la brousse, j'imaginai brancher une boîte à rythmes sur de gros amplificateurs et lancer à fond un rythme simple, basique. On pouvait chanter, ajouter n'importe quoi au rythme ou simplement l'arrêter, écouter le silence monter en retour, et d'une pression du doigt le relancer, faire battre la brousse comme un cœur. L'évidence de cette maison tenait à son isolement, dans le centre aride d'un grand continent, protégée du ciel par la poussière, protégée du monde par les frontières d'un pays hostile à l'Occident. En fantasmant cette maison d'Afrique j'avais seulement déplacé un peu vers le sud mes premiers rêves du Sahara, quand à huit ans je rêvais des petites filles d'Akhenaton qui entouraient leur père composant des poèmes au bord d'un bassin, dans un de mes livres illustrés, ou quand je me déguisais moi-même en Cléopâtre. J'avais posé ces rêves sur l'autre rive du Sahara, juste

de l'autre côté des sables qui m'attirent moins que la poussière ou la roche chaude.

1999. J'ai dormi sur le toit, sans drap ni moustiquaire, tout habillé, pieds nus, sur un petit matelas posé sur une natte. J'ai la tête qui tourne à cause de la chaleur et du soleil que j'ai déjà trop pris. Il est là, à travers le feuillage du nim à l'ombre duquel j'écris, par petites taches brûlantes.

Devant moi Gouno, un ami de sa famille et un simple d'esprit refait la couverture étanche d'une case avec du banco, de la terre grise qu'ils ont fait pourrir, mélangée à de la bouse de vache. Ils la mouillent et ils l'appliquent avec la main sur toute la surface extérieure de la case. Je n'ai avalé que du thé ce matin. Il avait un goût d'eau de puits et de bouilloire en aluminium.

C'était la première fois que je dormais sans protection, sur le toit d'une case exposé à la nuit. J'étais enveloppé par un vent tiède, comme dans un drap, un vent de ces pays surchauffés, dont on ne se protège pas. En cette

saison les journées sont un enfer mais les températures minimales sont un bonheur : tiédeur fantastique du cœur de la nuit ou fraîcheur délicieuse qui suit et parfois précède l'orage.

Gouno a deux petits frères, Marc et Thomas. Ils ont perdu leur mère, leur père s'est remarié avec une autre femme qui a donné naissance à Paul, mon premier ami dogon. Ils vivent à Yaere, au pied de la falaise de Bandiagara au Mali, il y a quelques arbres, de la verdure dans le haut et dans le bas du village, par contre il y en a de moins en moins dans la plaine qu'ils cultivent, les femmes sont obligées d'aller de plus en plus loin pour couper le bois dont elles ont besoin pour préparer chaque repas. Moins il y a d'arbres, moins l'humidité est fixée, plus le sable avance. Ses grandes vagues immobiles viennent à présent lécher le bas de la falaise.

Le jour où je l'ai rencontré Paul m'a emmené visiter son village, au pas de course

parmi les éboulis. C'était la saison sèche. Nous sautions de rocher en rocher et nous faisions de courtes pauses face à la plaine désertique. Il portait une casquette, je me souviens qu'une goutte de sueur coulait de sa tempe. Lors d'une pause je l'ai attrapée avec un doigt, il a tourné la tête pour s'élancer sur le sentier, j'ai porté mon doigt à ma bouche et j'ai avalé sa sueur. Je courais, derrière lui, dans son village compliqué où les cases se fondent aux blocs de roche énormes tombés de la falaise, où les rochers sacrés sont tachés de bouillie de mil et de sang, c'étaient mes premières heures dans ce monde loin du monde, Paul était en train de devenir mon ami, j'avais le goût intense de sa sueur dans ma bouche.

Ce soir-là, c'était le 25 décembre, les jeunes du village avaient organisé une fête. Je m'y étais fait emmener par des ruelles obscures. J'y avais retrouvé Paul parmi les jeunes déjà ivres, sur une esplanade, en haut du village. C'était une petite réunion de corps, de

nuit et de poussière, sans éclairage. Les filles en cercle chantaient et tapaient dans leurs mains, remuaient la poussière en dansant, et les garçons dispersés autour d'elles par petits groupes faisaient tourner des calebasses de bière de mil, parlaient fort, envoyaient en l'air des sachets de poudre à fusil qui claquaient comme des pétards.

Pendant un an et demi, après trois séjours chez Paul, je ne suis plus revenu. Il se développe ici, depuis que le Mali n'est plus une dictature, depuis que le nord du pays n'est plus troublé par la rébellion touareg, un *tourisme culturel*, le tourisme de gens qui ne voyagent pas seulement pour se détendre, se prélasser au soleil, mais pour comprendre une culture différente de la leur, pour rencontrer des peuples différents et s'enrichir à leur contact. Ces touristes viennent ici avec la mauvaise conscience de l'Europe, avec un rapport compliqué à l'argent, à l'autorité, au corps, à la sexualité, toute une masse d'idées mal dégrossies que l'Occident véhicule et qui, même chez les plus fins des

voyageurs, suinte la morale d'un monde à qui cette morale, vraisemblablement, ne réussit pas – si je prends pour référence mon incapacité, ou celle de mes amis, à être heureux dans notre société. Et si elle réussit dans certaines familles éclairées d'Europe, si de petits bijoux d'éducation naissent parfois dans l'intimité d'une famille et résistent à la corrosion des intolérances qui l'entourent, elle ne vaut que pour cette famille. Appliquée, ou seulement échangée, seulement exprimée dans un monde comme celui des Dogons, elle porte un nom : l'ethnocide. Aujourd'hui les gens éduqués voyagent avec bienveillance, tolérance, ouverture : ils sont en réalité plus dangereux que les touristes qui vont sur les plages ou les groupes qui voyagent en car ; ceux-ci laissent des traces moins profondes, le sillage d'argent qu'ils laissent derrière eux est plus neutre que les idées échangées par les adeptes du tourisme culturel. Ces idées d'échange, de rencontre, ne sont qu'une forme moderne de notre prosélytisme, affiné, adapté à l'époque, aiguisé pour percer l'intégrité des mondes qui nous entourent. On vante le métissage, l'échange, l'enrichissement

mutuel des cultures. Cet enrichissement est juste à un détail près : notre culture, par sa constitution même, s'enrichit des autres, résiste à l'échange, évolue tout en restant elle-même ; l'impulsion d'échange, de retour, vient de nous. Comment peut-on oser considérer une telle impulsion comme légitime ? Certaines cultures peuvent-elles résister au simple fait d'être rendues *intéressantes* par nous ? Les Dogons prennent conscience de l'intérêt de leur culture. Avant d'être une *culture* c'était la vie, entière, obscure, c'étaient des croyances, des peurs, des injustices, des joies sourdes. Maintenant de jeunes Dogons parlent de leur monde, expriment leurs croyances. À partir du moment où le non-exprimé devient exprimé, où la description sépare les choses les unes des autres, l'obscur se transforme en culture. Et moi, vivant avec eux, allant cultiver les champs avec eux, gardant les vaches, dormant auprès du troupeau dans la plaine, j'étais le pionnier d'un tourisme encore plus acéré, encore plus avide d'altérité et d'un échange qui, s'il réussissait à certains, ne leur réussissait pas tant qu'à moi. Si je suis finalement revenu c'est qu'au bout d'un

an et demi l'amitié et les sollicitations de mes amis l'ont emporté sur ces interrogations auxquelles je n'avais pas trouvé de réponse.

Un vent frais souffle aujourd'hui. Dans la nuit je suis descendu dans ma case, j'ai laissé la porte ouverte, il faisait bon.

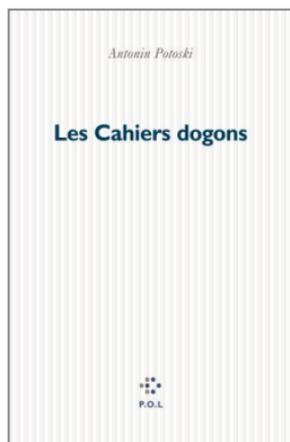
Je suis sous la petite *togouna* qui est juste en dessous de ma case. C'est une réserve de tiges de mil sèches sur pilotis, pas très haute de plafond – on s'y cogne, comme sous les cases à palabres qui portent le même nom –, où le père de Paul se repose parfois, face à la plaine. Un adolescent vient m'apporter trois lettres pour l'Europe que je devrai poster de Bamako. Son visage est laid, mais il a un beau ventre qu'il présente en tenant relevé avec ses deux mains son sweat-shirt plein d'arachides.

Gouno vient de me raconter la mort de sa mère. J'ai toujours été curieux d'elle dont la mère de Paul a hérité des deux derniers enfants, Marc et Thomas.

(Deux enfants s'ennuient, une petite fille qui porte un bébé dans son dos et un petit gar-

Achévé d'imprimer en avril 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s. a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1731
N° d'imprimeur : 010941
Dépôt légal : mai 2001

Imprimé en France



Antonin Potoski
Les Cahiers dogons

Cette édition électronique du livre
Les Cahiers dogons d'ANTONIN POTOSKI
a été réalisée le 4 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2001
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448355 - Numéro d'édition : 2525).
Code Sodis : N46653 - ISBN : 9782818011850
Numéro d'édition : 230988.